

# Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*

## Introduction

### 1/ Le contexte politique et économique

#### A/ La colonisation

- Colonisation et décolonisation de la Côte d'Ivoire.
- Etablissements anciens sur les côtes, mais colonisation systématique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1960 (période traitée par Kourouma dans *Monnè, outrages et défis*).
- Colonisation :
  - Inégalité des droits.
  - Les autorités coloniales s'appuient sur les élites locales (cf Fama privé de son statut de chef par un administrateur colonial, au profit de son cousin Lacina).
  - Humiliations + absence de droits politiques et sociaux.
- Pendant la période coloniale, développement de la ville d'Abidjan, qui devient l'un des principaux ports d'Afrique et la capitale économique de l'AOF (avec Dakar).
- Richesse de la CI : cacao + bois précieux, exploités dans le Sud du pays, dans la zone la plus tropicale, où se trouve aussi Abidjan.
- Zones du sud + riches que les zones du nord (+ désertiques), dans le contexte d'une économie fondée sur l'exploitation des ressources naturelles, et non sur des investissements industriels ou des industries de transformation.
- Cette prospérité de la CI a pu favoriser le commerce (cf ce que dit Fama à ce propos de la période coloniale, p. 23 notamment (2<sup>ème</sup> paragraphe)).
- Mais cette situation a surtout entraîné des déplacements forcés de populations, les régions du nord ayant été vidées de leurs travailleurs au profit des régions du sud, et ce tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (il s'agissait d'un régime de **travaux forcés** ayant eu des conséquences humaines absolument désastreuses – dont *Monnè* se fait amplement l'écho).
- Fama est lui aussi originaire des régions du Nord – et s'il n'a pas été victime personnellement des travaux forcés, il exprime le sentiment d'être **déplacé** (à condition de bien noter que le « mal du pays » de Fama est aussi et peut-être avant tout sa façon d'exprimer le ressentiment et l'aigreur que causent en lui ses échecs politiques et économiques répétés).
- Cf aussi les remarques racistes de Sery dans l'autocar au début de la seconde partie (p.86).
- Kourouma lui-même était originaire du Nord > ne pas négliger l'importance du rejet des gens originaires du Nord par ceux qui étaient originaires du Sud et le sentiment de malaise qui en a résulté.
- Perception des frontières comme des frontières artificielles > élément qui est particulièrement présent dans *Les Soleils*, le village de Togobala se situant de l'autre côté de la frontière, en territoire guinéen – tensions entre la Guinée et la CI, la Guinée suivant une politique beaucoup plus hostile à la France sous le règne de Sékou Touré).

## B/ La décolonisation et les indépendances

- Dans les années 1960, toutefois, le problème n'est encore que sous-jacent.
- La prospérité économique fait que la CI attire de nombreux emplois – le faible taux de chômage rend les tensions peu marquées.
- La décolonisation à partir de 1960 s'est traduite par l'instauration d'un régime politique fort, aux mains du Président Félix Houphouët-Boigny, qui a régné sur la CI de 1960 à sa mort en 1993.
- Les années 1960-1980 sont connues comme les années du « miracle ivoirien ». Il s'agit d'une époque où la CI et Abidjan étaient présentés comme la vitrine de l'Afrique en développement.
- « Miracle ivoirien » qui représentait en grande partie un leurre et une forme de propagande orchestrée à la fois par le régime de HB et par la France.
- HB soutenu par la France, dont il finançait les principaux partis politiques :
  - Contexte de la Guerre Froide : impératif = avoir des alliés contre le communisme.
  - **Néo-colonialisme**, la plupart des intérêts économiques étant encore aux mains des Français (cf la prospérité du quartier du Plateau dans *Les Soleils*, par opposition à la pauvreté du reste de la ville).
  - Bien mesurer que les indépendances, pendant très longtemps, n'ont été que des indépendances de façade.
- Système de la « Françafrique ».
- **Régime violent** : exécutions + disparitions d'opposants (cf l'incarcération de Fama dans le récit, qui fait écho à un événement similaire vécu par Kourouma lui-même).
- En fait, le « miracle ivoirien » reposait sur une seule richesse économique : le cacao, dont les cours n'ont cessé de monter entre 1960 et 1980 (l'exploitation des bois précieux jouait aussi un rôle, mais nettement moins important).
- Le système de production ivoirien était organisé autour de la Caisse de Stabilisation des Prix : organisme public qui achetait la totalité de la production agricole à un prix garanti et se chargeait de la revente à l'étranger.
- C'est ce système étatique que critique Fama : « les Indépendances ont cassé le négoce » (p.23).
- En fait, le système fonctionnait selon une double logique :
  - D'une part il garantissait aux agriculteurs des revenus inchangés, ce qui était un indéniable facteur de stabilité.
  - D'autre part il permettait aux dirigeants de la Caisse, et en premier lieu à HB, de s'enrichir considérablement en réalisant des profits toujours plus considérables (les cours ne cessant de monter)
- Mais ce système était fragile : la chute des cours du cacao dans les années 1980 s'est traduite par un véritable effondrement économique, qui s'est lui-même traduit par des tensions sociales de plus en plus violentes.
- Ces tensions sociales ont pris un tour ethnique à partir des années 1990 > rejet des « dioulas », originaires de la partie nord du pays et accusés de n'être pas véritablement ivoiriens > les successeurs de Houphouët-Boigny vont mener une politique fondée sur la notion très contestable d'« ivoirité » - politique qui va viser en fait à priver une large partie de la population, essentiellement originaire du nord, de la nationalité ivoirienne > politique qui sera sévèrement critiquée par Kourouma, ce qui lui vaudra de devoir s'exiler en 2002 (il mourra à Lyon en 2003).

- Entre 1990 et 2002, la CI va donc voler en éclats :
  - Violences électorales + massacres à Abidjan et dans tout le pays.
  - Coup d'Etat militaire du général Guei en 1999.
  - Partition du pays en 2002 : la CI est coupée en deux parties correspondant au nord et au sud du pays – partition racontée dans le dernier livre de Kourouma, inachevé, *Quand on refuse on dit non* (2004).
- *Les Soleils* date d'avant l'effondrement, mais le mérite du roman est de révéler les tensions sous-jacentes qui minent la société ivoirienne, à une époque où tout le monde croyait encore au fameux « miracle ivoirien ».
  - Difficultés économiques/confiscation de la vie économique.
  - Pouvoir économique aux mains des Blancs (même si Kourouma, à l'époque, était loin d'avoir démêlé tous les réseaux de la Françafrique).
  - Tensions sociales et ethniques (même si, là encore, les choses n'ont vraiment empiré que par la suite).

## 2/ La carrière de Kourouma : un écrivain contestataire

### A/ La contestation : une constante

- Kourouma a peu publié (cinq romans en tout, dont un inachevé).
- Tous ces romans sont contestataires :
  - Critique du régime de HB dans *Les Soleils des indépendances* (1968).
  - Critique de la colonisation dans *Monnè, outrages et défis* (1990).
  - Critique des dictatures postcoloniales dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) – personnage principal, Koyaga, inspiré du dictateur togolais Eyadema.
  - Critique de l'enrôlement des enfants-soldats dans les guerres du Liberia et de la Sierra Leone dans *Allah n'est pas obligé* (2000) : le narrateur est un enfant-soldat.
  - Critique du nationalisme et du racisme en CI dans *Quand on refuse on dit non* (posthume, 2004).
- Kourouma adopte donc une position de contestation des pouvoirs politiques > il exerce une lucidité impitoyable reposant sur un usage généralisé de l'ironie.

### B/ L'ironie

- L'œuvre de Kourouma est une œuvre **satirique**.
- Satire reposant sur l'ironie.
- Satire = dénonciation d'un régime, d'un discours, etc., en en faisant ressortir les aspects monstrueux, excessifs.
- Ironie = procédé consistant en une **mise à distance** systématique de tout ce qui est énoncé ou décrit.
- Kourouma prend soin de toujours prendre ses distances.
- Il n'adhère à aucune position – pas même au traditionalisme de Fama, qui fait l'objet lui aussi d'une contestation ironique, sans pour autant être totalement invalidé.
- Difficile de cerner la position exacte du narrateur.
- Le titre du livre est lui-même ironique (ironie spécifique consistant à dire le contraire de ce que l'on semble affirmer).

- Pratique de l'ironie qui sera de + en + marquée dans les romans suivants.
- *Monné* :
  - Raillerie généralisée
  - Plusieurs versions d'une même histoire afin de montrer la place de la propagande dans toutes les présentations historiques.
  - Plusieurs voix narratrices mêlées, chacune obéissant à ses enjeux et à ses objectifs propres.
- *En attendant le vote des bêtes sauvages* :
  - Récit de la vie du dictateur Koyaga par son griot.
  - Mais récit à la fois ironique et satirique, qui repose sur la technique du **blâme par la louange**.
- Bien mesurer l'importance de l'ironie chez Kourouma : difficile de dire à quel discours spécifique le narrateur adhère vraiment.
- Mais bien mesurer l'amertume de Kourouma, pour qui les indépendances ont clairement trahi leurs promesses.

### C/ La reconnaissance des écrivains francophones

- Reconnaissance tardive dans le champ littéraire français.
- Cf l'histoire éditoriale des *Soleils* : refusé par les grands éditeurs parisiens ; publié en 1968 au Québec ; droits rachetés par l'éditeur parisien Seuil en 1970.
- Littérature anticoloniale + courant de la Négritude reconnus à partir des années 1950-1960 (cf les figures de Senghor et de Césaire et leur grande visibilité politique)
- Mais l'essentiel de la production francophone, et notamment africaine, est resté longtemps ignoré.
- Reconnaissance qui s'est accélérée à partir des années 1990 :
  - Influence des universités américaines
  - Prise de conscience des horreurs de la colonisation (*Monné* est publié en 1990, dans un contexte plus favorable (même si tout le monde n'a pas encore fait son devoir de mémoire).
  - Prise de conscience des atrocités de la politique « françafricaine », qui ont culminé avec le génocide du Rwanda (1994).
- Reconnaissance qui s'est traduite, pour Kourouma et pour d'autres écrivains africains francophones, par des prix littéraires. *Allah n'est pas obligé* a par exemple obtenu le prix Renaudot en 2000.

## **Notes pour guider les étudiants dans leur lecture (la lecture de ces pages ne saurait se substituer à une connaissance approfondie de l'œuvre elle-même)**

*Les Soleils des indépendances* est construit autour du personnage de Fama, descendant d'une vieille famille princière issue du Horodougou, espace transfrontalier que l'écrivain situe entre la République des Ebènes (= la Côte d'Ivoire) et la République de Nikinai (= la Guinée). Tombé dans la pauvreté, Fama est obligé de vivre et de gagner sa vie comme il le peut dans la capitale de la République des Ebènes, qui correspond à la ville d'Abidjan, qui a longtemps été la capitale politique de la Côte d'Ivoire et qui en est toujours la capitale économique. Dans les premiers chapitres, le narrateur décrit d'ailleurs la vie à Abidjan avec beaucoup de réalisme : la répartition des activités en termes de **genre** (les rôles des femmes et les rôles des hommes), la ségrégation spatiale (richesse du quartier du Plateau, qui est le quartier d'affaires, pauvreté des autres quartiers), les transports, les pratiques religieuses, les espaces de vie, les coutumes et les enterrements, etc. *Les Soleils des indépendances* est un roman très riche qui possède un indéniable intérêt documentaire, mais qui ne se réduit pas à cela. Les évocations de la ville, bien que réalistes, témoignent aussi d'une grande **poésie**, qui se manifeste à travers la création d'images particulièrement riches et frappantes : « Des garde-fous gauches du pont, la lagune aveuglait de multiples miroirs qui se cassaient et s'assemblaient jusqu'à la berge lointaine où des îlots et lisières de forêts s'encastrent dans l'horizon cendré » (p.11-12). Cette image quasi  **cubiste**  n'est qu'un exemple (parmi beaucoup d'autres) du travail de transfiguration de la réalité par l'imaginaire auquel procède l'écrivain.

Le personnage principal, Fama, est un être la fois **inadapté** et **dépossédé**. Inadapté au monde moderne, puisque ses valeurs et ses codes de conduite sont ceux d'une Afrique traditionnelle que le roman présente comme en train de disparaître : « Fama, tu n'as rien compris à la vie. Tu es un vautour et tu vas mourir en vautour. Crois-tu que tous les hommes sont des sujets du Horodougou ? » (p.182 : ces propos de Bakary opposent la région natale de Fama, où celui-ci jouit encore d'un certain prestige, même s'il y est en fait de moins en moins connu, au reste du pays, où les chefs traditionnels ont perdu leur influence et où l'essentiel du pouvoir se trouve entre les mains du Président et de son parti unique). Inadapté à la lutte, Fama l'est dans la mesure où son orgueil le conduit à ignorer toute prudence et le pousse à prendre des risques qui vont le mener en camp d'internement : « A trop se mettre en peine pour d'autres, le malheur qui n'était pas nôtre nous frappe. Fama n'avait pas voulu entendre le tonnerre, il avait l'orage et la foudre » (p.158). Cette inadaptation profonde de Fama trouve une illustration symbolique dans le thème des **frontières** : le Horodougou, espace traditionnel et transfrontalier, apparaît en effet coupé en deux, partagé entre deux pays différents. Or Fama ne reconnaît aucune légitimité aux frontières issues de la décolonisation et des indépendances. C'est ce que montre, à la fin du texte, la tentative désespérée du héros, qui franchit le pont malgré les barrages, malgré les sentinelles, et saute dans le cours d'eau, s'exposant ainsi à la blessure mortelle que lui inflige un caïman. Cette mort est symbolique, puisqu'elle est à la fois celle de Fama et celle du Horodougou traditionnel, déchiré entre deux républiques rivales. Fama incarne si bien ce décalage entre l'Afrique traditionnelle et l'Afrique contemporaine que l'on ne sait s'il meurt par simple inconscience ou s'il s'expose volontairement, préférant périr plutôt que de continuer à vivre dans un monde qui le dégoûte et où il estime ne plus avoir sa place.

Tout au long du récit, le protagoniste nourrit ainsi le sentiment d'avoir été **dépossédé** de ses privilèges. Par la colonisation d'abord, puisque les autorités coloniales lui ont préféré son cousin Lacina, qu'elles ont fait chef de Togobala à sa place. Par le régime issu de l'indépendance ensuite, puisque Fama juge ne pas avoir été suffisamment payé des efforts qui ont été les siens durant la lutte anticoloniale : « Les Indépendances une fois acquises, Fama

fut oublié et jeté aux mouches. Passaient encore les postes de députés, de ministres, d'ambassadeurs, pour lesquels lire et écrire n'est pas aussi futile que des bagues pour un lépreux. On avait pour ceux-là des prétextes de l'écarter, Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique [...], puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre-vingts occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section ou directeur d'une coopérative. Que n'avait-il pas fait pour être coopté ? » (p.24) Fama se juge trahi et considère que la trahison dont il est victime, au-delà de sa propre personne, vise en fait l'intégralité du système politique et social qu'il estime représenter, c'est-à-dire les valeurs traditionnelles, rendues caduques par la colonisation, la modernité et les indépendances. Ses vitupérations traduisent donc son **aigreur** et son **insatisfaction** ; il **idéalis**e le passé et les traditions, dans lesquels il trouve un véritable refuge, et les présente comme les garants d'un ordre légitime. Son traditionalisme ne peut donc pas être attribué à l'auteur lui-même, qui prend soin de montrer dans quelles circonstances Fama est amené à tenir de tels propos et à prendre de tels positions : s'il existe bien, dans le roman, une opposition entre l'Afrique traditionnelle et l'Afrique moderne, et si le livre dénonce le régime issu des indépendances, la valorisation sans nuances de la tradition n'est pas le fait de Kourouma, mais de son personnage.

Le récit, en effet, ne manque pas de critiquer certaines traditions, notamment celles qui sont à l'origine de violences ou de mauvais traitements infligés aux femmes. Kourouma peut tout à fait être considéré comme un **romancier féministe**, comme le prouve sa condamnation de la pratique de l'**excision**. Le thème de l'excision est abordé au chapitre 3, dans le cadre des souvenirs de Salimata (p.33-40). La manière de condamner l'excision est caractéristique des procédés qu'emploie l'écrivain – et qu'il continuera d'employer dans ses œuvres ultérieures – pour dénoncer les injustices et construire sa critique sociale. Salimata, en effet, ne remet pas en question le bien-fondé de l'excision : elle regrette seulement que les choses se soient mal passées pour elle. Mais en fait, le récit de la cérémonie et de ses conséquences est bien là pour inciter le lecteur à réfléchir et à **condamner** cette pratique : l'intensité de la douleur éprouvée par la jeune femme, le risque qu'elle a couru (« ... de ses entrailles grondait et montait toute la frayeur de toutes les histoires de jeunes filles qui avaient péri dans le champ », p.36) et le traumatisme que cet épisode lui a laissé ne peuvent laisser le lecteur indifférent et soulignent la dimension inhumaine de cette tradition. Par ailleurs, l'excision est prolongée par le récit du viol commis par le féticheur Tiécoura – viol dont la superstition et la croyance en l'existence de mauvais génies permettent de masquer et de dissimuler le véritable auteur. La critique est en quelque sorte redoublée : tout, dans ce passage, tend à montrer que les femmes sont les victimes d'un ordre social qui les opprime et les asservit.

Si je dis que les procédés employés dans ce passage sont typiques de la **satire sociale** chez Kourouma, c'est parce que l'auteur use volontiers d'une **ironie** qui consiste à faire tenir aux personnages des discours qui révèlent **malgré eux** toute l'étendue d'un problème ou toute l'injustice d'une situation. Ici, Salimata accepte la coutume dont elle a été la victime ; elle ne la juge pas illégitime ; mais la présentation qu'elle fait de cette coutume est telle que le lecteur ne peut partager son jugement et est amené à mesurer toute l'horreur de l'excision. Un autre procédé couramment employé par l'auteur consiste par ailleurs à présenter plusieurs versions ou explications d'un même fait, à les mettre sur le même plan en apparence, mais à induire en fait le jugement du lecteur dans une direction bien spécifique : ici, Salimata ne sait pas si elle a été violée par un mauvais génie ou par le féticheur Tiécoura ; mais l'explication rationnelle est présentée en seconde position, comme un correctif de la première explication, si bien que c'est évidemment cette explication rationnelle que le texte invite à privilégier. La satire chez Kourouma repose donc sur une **ironie généralisée** qu'il convient de mesurer et de bien prendre en compte lorsqu'on lit ses romans. L'inadéquation entre les explications magiques et la réalité est régulièrement soulignée, comme à la fin du roman, lorsque Fama saute dans le

cours d'eau, en se disant que « les caïmans sacrés du Horodougou n'oseront s'attaquer au dernier descendant des Doumbouya » (p.191), juste avant d'être blessé à mort par l'un de ces animaux. Dans l'univers romanesque de Kourouma, les explications magiques ne doivent donc pas être prises au pied de la lettre : elles sont en fait rapportées au **discours indirect libre**, afin de donner à voir l'état d'esprit des protagonistes ; elles possèdent par ailleurs un intérêt poétique **indéniable** ; mais la plupart du temps elles sont doublées ou complétées par des explications rationnelles.

A côté de l'ironie, l'écriture de Kourouma accorde une place importante aux proverbes et aux maximes, présentés comme des sortes de vérités générales. L'intérêt de l'écrivain pour les proverbes ne faisait pas de doute : il en avait constitué une anthologie. Les proverbes et les maximes sont destinés à fournir des explications (« A trop se mettre en peine pour d'autres, le malheur qui n'était pas nôtre nous frappe », p.158), à illustrer des situations de façon imagée (« Le cougal a été pris au piège, quelles raisons a le francolin de se jeter et rouler à terre en disant qu'il ne passera pas la nuit ? », p.158), à créer un style particulier, mêlant au récit des événements les commentaires ou les jugements du narrateur, enfin à sauvegarder un héritage culturel que le romancier juge menacé. Toutes ces raisons expliquent la profusion de maximes et de proverbes dans *Les Soleils des indépendances* et dans les romans ultérieurs de l'écrivain. L'écriture de Kourouma se caractérise à la fois par sa complexité, par son recours à l'ironie et au discours indirect libre, par son intertexte culturel très riche, par son sens des personnages et de la mise en scène de leur discours intérieur.